



**HAL**  
open science

## Stuart Hall et le concept de "régime de représentation"

Maxime Cervulle

► **To cite this version:**

Maxime Cervulle. Stuart Hall et le concept de "régime de représentation". France Aubin; Éric George; Julien Rueff. Perspectives critiques en communication. Vol. 2, Presses de l'Université du Québec, pp.209-231, 2022, 9782760556225. hal-03991490

**HAL Id: hal-03991490**

**<https://hal.science/hal-03991490v1>**

Submitted on 20 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Stuart Hall et le concept de régime de représentation

Maxime Cervulle  
Université Paris 8, CEMTI

L'histoire des *Cultural Studies* est indissociable de la trajectoire de Stuart Hall. Ce penseur issu de la diaspora caribéenne, né à Kingston en 1932, a profondément influencé le paysage intellectuel et politique de la Grande-Bretagne, où il s'installe en 1951. Engagé dans la refonte de la gauche britannique au cours des années 1960, sur des bases à la fois anti-staliniennes et anti-impérialistes, il participe de l'émergence de ce que l'on a appelé la *New Left*. Outre de renouveler les modes de politisation et répertoires d'action, cette « nouvelle gauche » plaide surtout en faveur de l'analyse minutieuse de la conjoncture, marquée par l'avènement de la société de loisirs et de consommation. C'est dans ce contexte que Hall fourbira ses armes critiques, avant de rejoindre Richard Hoggart à Birmingham en 1964, pour l'assister dans le lancement du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS). Lieu de naissance des *Cultural Studies*, le CCCS est d'abord dirigé par Hoggart, avant que ce dernier ne passe la main à Hall en 1971<sup>1</sup>. Le CCCS sera rapidement reconnu pour ses travaux sur la résistance sémiotique dans laquelle s'engagent les subcultures de la jeunesse britannique<sup>2</sup> (Hebdige, 2008 [1979]), ainsi que pour ses recherches sur les ressorts étroitement médiatiques et politiques de la construction de la criminalité (Hall et al., 2013 [1978]), pour ses études de l'activité interprétative des publics médiatiques (Brunsdon et Morley, 1999) ou, plus largement, pour son appréhension du « circuit de la culture » mettant en jeu les conditions de production et de réception des textes culturels (Johnson, 1986 ; Hall, 2017 [1973]).

L'activité éditoriale autour des travaux de Stuart Hall a été particulièrement intense durant la dernière décennie, notamment depuis son décès en 2014. Outre la traduction en langue française de plusieurs anthologies de ses écrits, ont été publiés plusieurs textes inédits (notamment Hall, 2016 ; Hall, 2017b) ainsi que des ouvrages collectifs et manuels discutant ses apports et synthétisant sa pensée (Gilroy, Grossberg et McRobbie, 2000 ; Procter, 2004 ; Davis, 2004 ; Meeks, 2007 ; Alizart *et al.*, 2007). Ces derniers textes soulignent tous l'importance de sa conception constructiviste de la représentation. Dans l'un de ses articles les plus célèbres, intitulé « Nouvelles ethnicités » (2017 [1989]), Hall distingue en effet deux conceptions de la représentation, actives aussi bien dans le champ scientifique que parmi les mouvements sociaux engagés dans une critique des arts et médias. La première conception s'appuie sur une « théorie mimétique de la représentation » qui confère à cette dernière une place seconde, celle de simple reflet des pratiques, groupes sociaux et événements concrets qui se trouvent figurés. Elle se traduit par une critique de l'inadéquation des représentations à la « vérité » de ces pratiques, groupes et événements, et incite à la production de représentations plus « authentiques ». Une seconde définition, constructiviste cette fois, implique ce que Hall appelle une « politique des représentations », l'idée selon laquelle les représentations joueraient un rôle actif dans la formation des mondes sociaux qu'elles prétendent donner à voir. Aussi les représentations médiatiques ou artistiques peuvent-elles être considérées comme un terrain de lutte, où se jouent des conflits définitionnels et des batailles

<sup>1</sup> Sur la trajectoire intellectuelle et politique de Stuart Hall et l'histoire des *Cultural Studies*, voir Cervulle, 2017.

<sup>2</sup> Ces recherches soulignent notamment les opérations de resignification de biens de consommation courante que des subcultures tels que les punks, les rastas ou les mods, détournent de leur fonction initiale pour en faire des marqueurs identitaires.

interprétatives visant la clôture de la signification dominante attribuée à ce qui constitue l'objet d'une représentation donnée. Dans cette perspective, la recherche de représentations « authentiques » devient caduque et cède la place à de véritables stratégies représentationnelles visant à contrecarrer les significations préétablies et à renverser le sens commun.

L'approche de la représentation que dessinent les travaux de Stuart Hall va cependant bien au-delà de ce cadre. Les manuels et ouvrages collectifs passent pourtant sous silence un concept de Hall, celui de « régime de représentation », dont on peut considérer qu'il revêt un rôle majeur dans son œuvre. Deux raisons évidentes peuvent expliquer le silence sur ce concept : d'une part, l'expression apparaît tardivement dans les écrits de Hall et plutôt dans des manuels à destination d'un public étudiant (par exemple Hall, 1997) ; d'autre part, ses écrits manifestent une inconsistance dans l'usage des termes, avec une oscillation entre l'expression « système de représentation » et le syntagme « régime de représentation », qu'il n'emploie qu'à partir des années 1990. Une troisième raison est à souligner : le fait que le concept n'affleure que par bribes dans les textes de Hall et que son usage requiert donc une patiente opération de reconstruction. Comme l'écrit Isabelle Gavillet, « la définition d'un concept est justement sa généalogie » (2010, p. 20) : cerner un concept revient à identifier son contexte de formulation et donc de cerner le type de nécessité auquel il répond, le type de problème qu'il permet de circonscrire. Ce chapitre propose donc de présenter le concept de « régime de représentation » en retraçant sa généalogie. Il souligne les étapes de sa formation dans les différents moments du parcours intellectuel de Hall et scande les traditions de pensée sur lesquels il s'appuie successivement pour en appréhender les implications à la fois théoriques et méthodologiques.

## **L'idéologie comme système de représentation**

L'expression « système de représentation » apparaît d'abord dans l'œuvre de Stuart Hall pour définir l'idéologie. Paraphrasant le philosophe marxiste Louis Althusser, Hall décrit l'idéologie comme un « systém[e] de représentations matérialis[é] dans des pratiques » (2012 [1985], p. 148). Il s'appuie ici sur le célèbre texte d'Althusser intitulé « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans lequel l'idéologie est conçue comme « une “représentation” du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence » (Althusser, 2011 [1970], p. 288). Pour Althusser toutefois, cette représentation n'est pas purement idéale, c'est-à-dire qu'elle n'est pas cantonnée au domaine des idées. Elle est dotée d'une « existence matérielle » en ce sens qu'elle se manifeste nécessairement dans les pratiques sociales. Une telle définition permet de rompre avec la césure analytique imposée par le marxisme orthodoxe entre la base matérielle et la superstructure idéologique. Selon cette métaphore, la superstructure (l'ensemble des idées d'une société, qui s'expriment par exemple au travers de la philosophie, du droit, de l'art ou de la religion) ne serait que le simple reflet de la base matérielle (qui comprend les forces productives, rapports de production et conditions de production)<sup>3</sup>. Dans les versions les plus orthodoxes du marxisme, la détermination est ainsi pensée de manière unilatérale et on ne prête à l'idéologie qu'une fonction secondaire. En rompant avec cette métaphore, il s'agit donc pour Althusser de souligner la matérialité de l'idéologie afin de donner à voir le rôle qu'elle joue également dans la reproduction des conditions matérielles.

Cette définition de l'idéologie est importante dans l'œuvre de Hall précisément car elle permet de considérer, depuis un cadre de pensée marxiste, la dimension structurante de l'idéologie, et donc de la culture, du langage et du symbolique – autant d'objets qui sont au cœur des travaux des *Cultural Studies* et qui comptent selon Hall parmi les principaux points aveugles du marxisme orthodoxe (Hall, 2017 [1992]). Il s'agit pour Hall, qui s'inscrit en cela dans le sillage de Raymond

---

<sup>3</sup> Sur le concept d'idéologie chez Marx et Engels, voir Gulli, 2016.

Williams, de s'élever contre la métaphore base/superstructure et d'appréhender ainsi la détermination sociale dans toute sa complexité. En d'autres termes, l'objectif est de sortir du réductionnisme économique pour reconnaître la force de détermination de l'idéologie. Il ne s'agit pas cependant de substituer un mode de détermination (idéologique) à l'autre (économique), mais bien de penser les conditions de leur articulation. Pour Hall,

« la détermination de l'économique par l'idéologique ne peut donc être comprise qu'ainsi : l'économie pose les limites qui définissent le terrain des opérations et établissent ainsi le "matériau brut" de la pensée. Les circonstances matérielles constituent le réseau de contraintes, les "conditions d'existence" de la pensée pratique [...] de la société » (1986, p. 44).

La force de l'idéologie réside dans le fait qu'elle est le moyen par lequel des classes ou groupes sociaux rendent le monde social appréhendable et intelligible. Aussi les langages, concepts, catégories de pensée, idées, récits, mythes ou imageries au travers desquels une société est figurée constituent-ils les unités élémentaires par lesquelles une idéologie se déploie. Au-delà de ce marquage sociopolitique de l'idéologie, elle constitue autant pour Althusser que pour Hall une forme de médiation fondamentale entre l'expérience subjective et les conditions matérielles d'existence. Il n'est nulle possibilité d'un dehors de l'idéologie en ce que celle-ci est la modalité même par laquelle nous faisons sens de notre vécu. Autrement dit, il n'est de rapport au monde qu'idéologique. Le concept d'idéologie a ainsi une dimension anthropologique (Dell'Omodarme, 2016), c'est-à-dire qu'il caractérise la façon même dont les sujets humains élaborent leur rapport au monde et à eux-mêmes. Selon cette perspective, « il n'est pas possible d'en finir avec l'idéologie pour, simplement, vivre le réel. Nous avons toujours besoin de systèmes à travers lesquels nous représentons ce que le réel est pour nous et ce qu'il est pour les autres » (Hall, 2012 [1985], p. 149 ; voir aussi Hall, 2008 [1977]). En tant que condition d'accès au réel, mais aussi de saisie et connaissance de soi, l'idéologie donne donc forme à la subjectivité. Pour reprendre une formule d'Althusser « l'idéologie interpelle les individus en sujets » (2011 [1970], p. 295).

La définition de l'idéologie qu'adopte Hall se distingue cependant de celle d'Althusser sur un point central. Pour Althusser, l'idéologie a pour fonction de reproduire les rapports de production. Elle est ce par quoi les conditions d'assujettissement au monde social tel qu'il existe sont garanties. Hall prend cependant ses distances avec cet aspect de la théorie althussérienne de l'idéologie, qu'il qualifie de « fonctionnaliste » (Hall, 2012 [1985], p. 144). Il critique en particulier le postulat d'une efficacité à toute épreuve de l'idéologie à reproduire les rapports de production. Comment rendre compte, interroge-t-il, des ratés de l'idéologie, et donc des formes de subjectivité dissidentes, des résistances qui s'expriment, des contre-idéologies qui font jour ? Il trouvera la réponse à cette question dans la théorie de l'idéologie que propose Ernesto Laclau, qui prend également pour point de départ les écrits d'Althusser.

Stuart Hall, et plus largement le CCCS, retiennent en particulier deux propositions de Laclau, qu'il développe dans l'ouvrage *Politics and Ideology in Marxist Theory*. La première réside dans l'interprétation du texte d'Althusser sur les appareils idéologiques d'État comme pouvant être résumé de la façon suivante : *le sujet interpellé est le principe unifiant d'un discours idéologique donné*. Toutefois, tandis qu'Althusser décrit le fonctionnement de l'idéologie à un niveau « général » voire anthropologique, l'analyse de Laclau porte sur l'interpellation dans des pratiques idéologiques concrètes – ce qui lui permet de distinguer différents types d'interpellation (politique, familiale, religieuse, médiatique, etc.) « qui coexistent tout en étant articulées au sein d'un discours idéologique dans une relative unité » (CCCS Language Group, 1978, p. 6). L'analyse de Laclau est ainsi vue comme permettant « une exploration plus sophistiquée de l'efficacité de "structures d'interpellation" particulières au niveau idéologique [...] dans des moments conjoncturels spécifiques » (CCCS Language Group, 1978, p. 7).

La seconde proposition retenue porte sur un aspect central du projet de Laclau : le fait qu'il s'attache à élaborer une théorie de l'idéologie échappant au réductionnisme économique. En effet, selon Laclau, « les “éléments” idéologiques pris isolément n'ont pas nécessairement de connotation de classe, et cette connotation n'est que le résultat de l'articulation de ces éléments dans un discours idéologique concret » (Laclau, 1977, p. 99). Ce qui signifie que ces éléments ne doivent être analysés que dans leur « principe articulatoire ». Une telle proposition permet de mettre l'accent sur la dimension contingente d'une articulation idéologique donnée. Ainsi, comme Hall le répètera souvent en paraphrasant Laclau et en rompant clairement avec les lectures marxistes les plus orthodoxes, les idées dominantes n'ont pas de correspondance *nécessaire* aux classes dominantes (Hall, 1986). Il s'agit donc « d'explorer *les formes et les contenus concrets* des différentes idéologies » (Sparks, 2016 [1992], p. 81). Une telle exploration passe par la prise en compte de l'inscription des idéologies dans « des chaînes discursives, des ensembles, des champs sémantiques, des formations discursives » (Hall, 2012 [1985], p. 149), mais aussi dans l'identification des conditions dans lesquelles des éléments disparates et hétérogènes en viennent à s'assembler dans une idéologie donnée. Comme l'écrit Hall, l'objectif est de comprendre « comment des éléments idéologiques en viennent à former un ensemble cohérent dans un discours », ainsi que « de s'interroger sur la façon dont ils sont ou non articulés à des conjonctures spécifiques et à certains sujets politiques » (Hall et Grossberg, 1996 [1986], p. 141-142).

Outre de mettre au jour les conditions dans lesquelles une idéologie particulière va connoter une pratique ou se trouver liée à une classe ou un groupe social dans une conjoncture donnée, cette méthode permet également de considérer la conflictualité entre les diverses idéologies qui coexistent au sein d'une formation sociale. Plutôt que de décrire les idéologies en concurrence comme strictement hiérarchisés – avec l'idée qu'on pourrait *postuler* l'existence d'une « idéologie dominante » et d'idéologies subordonnées –, Hall va plutôt considérer la dynamique de leurs relations. « Les idéologies, écrit-il, puisent souvent dans un répertoire commun et partagé de concepts, les réarticulant et les désarticulant au sein de différents systèmes de différence ou d'équivalence » (Hall, 2012 [1985], p. 149). La prévalence d'une idéologie particulière dans un contexte historique particulier joue cependant un rôle important dans la construction d'une hégémonie. Ce concept, que Hall emprunte à Gramsci, désigne le processus par lequel les intérêts d'un groupe dominant en viennent à obtenir un large consentement lorsque ces derniers sont transcendés par une unité idéologique entre différentes classes ou fractions de classe. Se constitue alors un « bloc historique », apte à mobiliser un soutien populaire<sup>4</sup>. La lecture que fait Hall de la théorie de l'hégémonie de Gramsci est fortement inspirée par celle de Laclau, qui a notamment insisté sur l'aspect discursif de ce processus idéologique. Selon Hall, ce dernier a « démontré de façon convaincante que la construction de l'hégémonie – cette forme de pouvoir qui vise à ce que l'on consente à sa “vérité” – repose centralement sur la construction discursive de chaînes d'équivalence entre des éléments signifiants sans correspondance nécessaire ou termes à termes » (Hall, 2017b, p. 57-58).

Cette réflexion s'est notamment imposée à Hall dans le contexte de la montée du thatchérisme en Grande-Bretagne à partir de la fin des années 1970. Comment comprendre, demandait-il alors, l'adhésion des classes populaires au projet néolibéral destructeur de Margaret Thatcher ? Une perspective marxiste versant dans le réductionnisme économique ne donnerait sens à un vote ouvrier allant contre les intérêts objectifs de la classe ouvrière qu'en ayant recours aux concepts de « fausse conscience » et d'aliénation, donnant l'image de masses ignorantes et dupées. La voie non-réductionniste empruntée par Hall à la suite de Laclau interroge plutôt l'hybridité du discours thatchériste, qui traduit des propositions économiques dans un langage patriarcal et raciste, faisant émerger un sujet politique qui transcende donc les seuls intérêts de classe (Hall, 2017 [1988]). C'est cette articulation idéologique particulière, cette hétérogénéité du discours thatchériste, qui rend

---

<sup>4</sup> Voir aussi, dans ce volume, le chapitre de Julien Rueff.

possible une large adhésion à ce dernier. Les chaînes d'équivalence établies dans ce discours entre ordre familial patriarcal et ordre social, ou entre de prétendus « désordre économique » et « désordre racial », jouent ainsi un rôle fondamental. Ce discours n'enrôle pas seulement dans une doctrine économique, il génère des récits, des identités et des rapports à soi – c'est là que réside selon Hall sa force de conviction. Ainsi la lutte contre le néolibéralisme thatchérien ne pouvait selon lui prendre le terrain économique comme unique champ de bataille (Hall, 1988 ; voir aussi Hall, 2008). En venir à bout nécessitait de désarticuler les différents éléments qui composent cette idéologie, pour les réarticuler sous une forme nouvelle et faire ainsi advenir d'autres types de sujets politiques.

Le concept de « système de représentation » répond à un impératif : celui d'élargir la conceptualisation marxiste de l'idéologie telle qu'elle apparaît dans les versions les plus empêtrées dans le réductionnisme économique. Il pose la question des circonstances dans lesquelles l'idéologie peut jouer un rôle dans la détermination d'une formation sociale et dans l'émergence des subjectivités. Il s'agit ainsi de comprendre le mode de fonctionnement de l'hégémonie : comment une certaine conception du monde social et les catégories de pensée qui lui sont liées en viennent-elles non tant à s'imposer qu'à convaincre, séduire et entraîner ? Et par quels processus ces catégories de pensée finissent-elles par devenir ce par quoi nous nous pensons nous-mêmes ?

### **Des régimes de vérité aux régimes de représentation**

La théorie de l'idéologie de Hall qui émerge ici retient une dimension commune aux conceptualisations d'Althusser et de Laclau : la reconnaissance du caractère discursif et sémiotique des idéologies, dans la mesure où ces « systèmes de représentation sont des systèmes de signification à travers lesquels nous représentons le monde » (Hall, 2012 [1985] : p. 147). Pour Hall, les deux approches se distinguent en ce que « l'approche sémiotique porte sur le *comment* de la représentation, les conditions dans lesquelles le langage produit de la signification [...], tandis que l'approche discursive porte sur les *effets et conséquences* de la représentation » (Hall, 1997b, p. 6). Bien que l'étude de l'idéologie se doive de reposer sur ces deux jambes – sémiotique et discursive – afin d'explorer aussi bien les moyens et les implications des représentations qu'elle déploie, Hall se rangera progressivement du côté de l'approche discursive<sup>5</sup>, suivant en cela Michel Foucault, dont la pensée est orientée par l'hypothèse d'une discursivité du pouvoir. Comme l'explique Alan Sheridan, Foucault a privilégié l'étude des conditions de possibilité et des effets du discours à celle de sa signification et des procédés par lesquels elle advient : il ne s'agit pas de déceler dans le discours « un noyau intérieur de significations qui y seraient cachées, mais à partir du discours, de son apparition et de sa régularité spécifique, [d']aller vers ses conditions externes de possibilité » (1980, p. 155).

L'un des noms donnés par Foucault à ces conditions externes de possibilité est celui de « régime de vérité ». Selon Foucault, chaque société repose sur un régime de vérité : « des types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vrais » dans une période historique (Foucault, 2001 [1978], p. 158). Le régime de vérité est ce qui régit le partage entre le dicible et l'indicible, les modes d'énonciation et les procédures de distinction entre le vrai et le faux. La vérité, pour Foucault, est ainsi « liée circulairement à des systèmes de pouvoir qui la produisent et la soutiennent, et à des effets de pouvoir qu'elle induit et qui la reconduisent » (Foucault, 2001 [1978], p. 160).

Les conditions et procédures par lesquelles une vérité est établie et s'impose à une société résonnent fortement avec la conception de l'idéologie de Hall. Bien que Foucault ait complètement

---

<sup>5</sup> Il n'est qu'à voir, pour s'en convaincre, le fossé qui sépare le texte « Codage/décodage » (Hall, 2017 [1973]), très inspiré par la sémiotique, de ses travaux plus tardifs conduits à partir des années 1980.

abandonné toute notion d'idéologie, la relation qu'il établit entre savoir et pouvoir trouve néanmoins un écho dans la compréhension qu'a Hall du rôle de l'idéologie dans le processus hégémonique. En effet, comme il le souligne lui-même, « la combinaison du régime de vérité avec les opérations de normalisation, régulation et surveillance n'est pas très éloignée » de sa propre compréhension de l'idéologie et de son mode de fonctionnement (Hall et Grossberg, 1996 [1986], p. 135). C'est d'ailleurs à partir de cette lecture qu'il fait des travaux de Foucault qu'il proposera le concept de « régime de représentation ». Ceci est particulièrement évident dans le texte intitulé « The West and the Rest » (Hall, 1992), au sein duquel Hall mobilise le concept de régime de vérité pour étudier les conditions d'émergence de l'idée de « l'Occident », qu'il déclare avoir analysées comme « un “système de représentation” – un “régime de vérité” » (*ibid.*, p. 318).

Cette mise en équivalence des concepts de « système ou régime de représentation » et de « régime de vérité » pourrait suggérer une parfaite adéquation. Il y a cependant un écart entre ces deux concepts, qu'il est nécessaire de mesurer pour apprécier la spécificité de l'apport de Hall. Cet écart est manifeste dans la distance prise par Hall vis-à-vis de certains aspects des travaux de Foucault. D'abord, Hall regrette l'abolition progressive, tout au long de la trajectoire de Foucault, de la démarcation entre le discursif et l'extra-discursif, autrement dit la dissolution de toute matérialité dans le discursif. Il voit dans une telle définition extensive du discours le risque que la société ne soit plus conçue que comme « un champ discursif » (Hall et Grossberg, 1996 [1986], p. 146) où toute pratique serait réduite à cette unique dimension. La notion de « discours » doit selon lui rester une métaphore – l'idée phare du structuralisme selon laquelle la société est structurée comme un langage<sup>6</sup> – si l'on ne veut pas perdre de sa puissance heuristique et critique (Hall, 2017 [1992]). Il considère en effet que « les conditions matérielles sont la condition nécessaire mais non suffisante de toute pratique historique » même s'il faut penser ces « conditions matérielles dans leur forme discursive déterminée, et non comme un absolu fixe » (Hall et Grossberg, 1996 [1986], p. 147).

Hall regrette ensuite que dans l'œuvre de Foucault soit « perdu tout sens de la structure et de la totalité » (Hall, 2017 [1980], p. 159). Adhérer pleinement au modèle foucauldien, qui insiste sur l'hétérogénéité et la dispersion des foyers de pouvoir plutôt que sur un quelconque ordre de détermination, risquerait d'aboutir à un renversement de la proposition faite par Laclau de la correspondance non-nécessaire entre idées dominantes et classes dominantes au profit de celle d'une *nécessaire* non-correspondance. En effet, chez Foucault, point de hiérarchie stricte ou de verticalité du pouvoir. Le pouvoir ne saurait être accaparé, en ce sens qu'il est pensé comme relationnel. Conçu comme « la capacité de conduire [...] les conduites d'autrui » (Veyne, 2008, p. 142), le pouvoir se manifeste dans toute relation. Il opère par capillarités : il s'inscrit en chaque individu qui en devient ainsi le relais. Le problème, estime Hall, est qu'avec ce modèle « ni l'État, ni aucune formation sociale ne peuvent plus être pensées » (*ibid.*, p. 164). Il souligne d'ailleurs qu'en dépit du fait que les principaux points de bascule historiques identifiés par Foucault (l'émergence de l'épistémè moderne, la naissance des institutions disciplinaires et l'invention du « dispositif de sexualité »<sup>7</sup>) convergent « précisément vers ce moment qui voit le capitalisme industriel et la bourgeoisie se rendre à leur rendez-vous historique et fatal » (*ibid.*), le philosophe français échoue à le souligner. L'erreur de Foucault serait selon Hall qu'il lui manque une théorie de l'articulation, qui permette de considérer les conditions dans lesquelles des éléments hétérogènes et dispersés en viennent à s'assembler ou s'imbriquer ; autrement dit qu'il pense le pouvoir sans être en capacité de penser l'hégémonie (Hall, 2017 [1988], p. 356). Éric Maigret relève également ce point de

---

<sup>6</sup> On trouve par exemple cette idée chez Claude Lévi-Strauss (où la parenté est structurée comme un langage) ou, sous une autre forme, chez Jacques Lacan, (où c'est l'inconscient qui est structuré comme un langage).

<sup>7</sup> Dans *Les mots et les choses* (1966), Foucault définit l'épistémè comme les conditions du discours de connaissance qui caractérisent une époque, et distingue entre celles de la Renaissance, de l'âge classique et de la modernité. Dans *Surveiller et punir* (1976), il donne à voir les transformations historiques du châtimement, avec l'émergence de la prison et d'un nouveau régime de discipline à l'époque moderne. Enfin, dans *Histoire de la sexualité*, (1975), Foucault traque l'apparition à la même période de nouvelles manières d'organiser la connaissance et le discours relatifs au sexe.

divergence entre la conception du pouvoir de Hall, inspirée par Gramsci et Laclau, et celle de Foucault qui ne parvient pas à saisir « les jeux de hiérarchie et des “blocs” en voie de constitution » (Maigret, 2013, p. 153).

« Régimes de vérité » et « régimes de représentation » se rejoignent cependant sur plusieurs points. L'idée que la vérité se déploie en différents « régimes » permet en premier lieu de souligner les *conditions* de sa production et leur inscription dans des régimes de pouvoir. On retrouve ces deux éléments dans le concept de « régime de représentation ». Parler de régime de représentation, c'est en effet d'abord inscrire la représentation dans le champ du pouvoir (même si celui est bien plus vertical dans la conception qu'en a Hall) et tâcher de décrire les diverses contraintes qui en dessinent les conditions de possibilité. La pluralisation des modes d'élaboration de la vérité qu'implique le concept de Foucault requiert en outre de prêter attention à l'historicité des rapports au vrai, ainsi qu'aux procédures par lesquelles elle est formalisée et socialement acceptée. De même, dans les écrits de Hall, il s'agit d'insister sur la spécificité historique d'un certain rapport à la représentation, mais aussi de techniques et pratiques, de formes et systèmes de signes qui circonscrivent le représentable à une époque donnée. Enfin, si le concept de régime de représentation est échafaudé à partir de celui de régime de vérité, c'est parce qu'il en est une variante. Hall conçoit la représentation comme un mode de connaissance<sup>8</sup>, doté de la capacité – en certaines conditions – de faire opérer une image ou un énoncé comme vrais. Penser avec le concept de régime de représentation permet donc notamment d'étudier les rapports qu'entretient avec la conflictualité sociale le type de connaissance que produit une représentation particulière (Hall, 1997b, p. 6).

### **Penser les régimes de représentation : quelle méthode ?**

Parmi les textes aujourd'hui connus de Stuart Hall, aucun ne donne une véritable définition du concept de régime de représentation qui permette de le mettre immédiatement au travail. Les réflexions de Hall sur ce concept, dont les fragments s'égrènent de textes en textes, n'offrent que peu de prises pour qui souhaiterait en dégager une méthode de recherche. Je propose donc, dans cette dernière partie, quelques suggestions pour une saisie méthodologique de ce concept, afin d'ouvrir à de possibles résonnances empiriques. Je pars pour ce faire du chapitre « The Spectacle of the Other » – l'un des rares textes déployant le concept à partir d'un cas particulier – dans lequel Hall explore un régime de représentation qu'il désigne comme « racialisé » et dont l'origine remonte au 16<sup>ème</sup> siècle, aux débuts de l'esclavage transatlantique.

Ce texte présente le « régime de représentation racialisé » comme « l'ensemble du répertoire d'images et d'effets visuels au travers desquels la “différence” est représentée à chaque moment historique » (Hall, 1997c, p. 232). C'est donc d'abord à la dimension visuelle que s'attache Stuart Hall, sans doute en raison du fait qu'il s'intéresse ici aux conditions historiques dans lesquelles la couleur de peau va devenir saillante, acquérir une visibilité singulière et être investie d'une puissance d'évocation particulière de par son inscription dans une économie politique (le mode de production esclavagiste et les rapports sociaux de race). Sa réflexion sur l'émergence d'un régime de représentation racialisé relève d'une épistémologie du visible, c'est-à-dire d'une problématisation de la fonction que peuvent jouer les imageries et cadres de perception dans l'élaboration et l'acceptation d'un ordre de connaissance – ici, en l'occurrence d'une prétendue connaissance « raciale » qui se déploiera depuis l'anthropologie physique et la biologie jusque dans le sens commun. On voit ici à l'œuvre l'influence qu'ont pu avoir les écrits de Frantz Fanon sur Hall, l'auteur martiniquais ayant particulièrement souligné la dimension scopique du racisme : l'émergence d'un « regard racial » par lequel la race en vient à opérer comme une « matrice spéculaire d'intelligibilité » (Hall 2019 [1996], p. 305) au sein de laquelle la prétendue différence raciale prend sens et corps.

---

<sup>8</sup> Sur l'idée de la représentation comme mode de connaissance, voir aussi Dyer, 1997 et Didi-Huberman, 2003.



Se penchant sur l'imagerie raciste, Hall insiste sur « l'intertextualité » dont dépend la signification de toute image :

« les images n'ont pas de signification en elles-mêmes. Elles sont chargées de signification par un effet d'accumulation, ou par un jeu d'opposition, parmi une grande variété de textes et de médias. [...] Si l'on se situe au niveau général du mode de représentation de la "différence" et de "l'altérité" dans une culture donnée à une époque particulière, on constate la récurrence de figures et de pratiques de représentations similaires bien que variant quelque peu d'un texte ou d'un site de représentation à l'autre ».

Du fait de « cette accumulation de significations de textes en textes, [...] chaque image renvoie à une autre ou voit sa signification altérée car elle est "lue" dans le contexte d'autres images » (Hall, 1997c, p. 232). Cette proposition emprunte d'abord au structuralisme tel que l'on trouve chez Ferdinand de Saussure, selon lequel la langue consisterait en un système clos de signes, où les relations entre les signes sont régies par des principes de distinction et d'opposition. Au-delà, elle semble traduire dans le champ visuel le concept foucauldien de formation discursive (Lécossais, 2019). Une formation discursive peut être identifiée dès lors qu'un ensemble d'énoncés « renvoie au même objet, partage le même style et [...] soutient une stratégie, [...] une orientation et un modèle politique ou administratif » (Cousins et Hussain, 1984, p. 84-85 cité dans Hall, 1997d, p. 44). Pour Hall, étudier un répertoire d'images vise donc à rendre compte du principe d'organisation qui les traverse, dont on peut considérer qu'il est indissociablement sémiotique et idéologique. Le jeu d'intertextualité par lequel une image se trouve chargée d'une signification particulière en un contexte précis dépend en effet de l'idéologie que ce répertoire d'images et d'effets visuels actualise. Aussi l'étude de l'émergence et du déploiement d'un régime de représentation racialisé permet-elle avant tout de comprendre le fonctionnement même de l'idéologie raciste, de la saisir comme dispersée dans une myriade de textes et de sites de production variés (des « foyers discursifs » [Foucault, 1976]), mais aussi comme dessinant des régularités qui sérient les représentations. Il s'agit de saisir la manière dont ce « rapport imaginaire » que constitue l'idéologie raciste se manifeste sous la forme de représentations qui lui confèrent une existence matérielle. Le concept vise enfin à interroger l'effet de vérité de ces représentations – ce qui leur permet, en réception, d'être perçues comme « reflétant la réalité ». C'est donc avant tout une façon d'analyser le processus de naturalisation des catégories raciales et de leur hiérarchisation, et donc les modalités de formation des subjectivités raciales.

La translation méthodologique de ce schéma théorique est loin d'être aisée – ce qui est peu étonnant quand on constate que la même question s'est posée avec insistance à propos des écrits de Foucault, de Laclau et d'Althusser. Je souhaite toutefois dégager ici trois propositions méthodologiques qui m'ont été inspirées par la lecture de Hall. Bien qu'elles n'épuisent pas la question, elles peuvent permettre d'orienter celles et ceux qui voudraient se saisir du concept de régime de représentation pour rendre compte d'une configuration idéologique particulière, des formes qu'elle revêt et des implications sociales et politiques qu'elle entraîne.

Premièrement, il s'agit à partir de l'étude d'un corpus de repérer des saillances, des récurrences, afin d'en identifier le principe organisateur sous-jacent. Dans le domaine de l'étude des représentations racistes, ce travail a souvent consisté à analyser les stéréotypes, de façon à discerner leur structure commune au-delà des éléments de variation. Un tel travail s'avère cependant insuffisant si l'on souhaite monter en généralité pour décrire un véritable régime de représentation. La désignation de points de saillances doit en effet avant tout servir à mettre au jour la distribution inégale de la visibilité, soit le partage du visible entre des éléments caractérisés par l'excès (hypervisibilité), l'ordinaire (norme de visibilité) ou le manque (invisibilité). Il faut donc également tâcher d'appréhender les absences qui trouent un corpus donné et qui constituent en quelque sorte le

revers de la représentation (Hall, 1992b ; Cervulle, 2019). Il s'agit, enfin, de rendre compte de ce qui, selon une perspective idéologique donnée constitue l'ordinaire, le standard à partir duquel est mesurée toute visibilité et qui constitue la norme de représentation. Dans le cas du régime de représentation racialisé, c'est la blanchité qui occupe cette position. Comme l'a souligné Richard Dyer dans son ouvrage *White* (2017 [1997]), qui propose une histoire des représentations raciales au cinéma, le visage blanc a historiquement été constitué en standard culturel et technique, dans la mesure où il a servi de référence dans l'histoire de l'innovation dans la production de pellicule et dans celle des usages de l'éclairage qui se sont imposés dans l'industrie cinématographique. Face à cette norme que constitue la blanchité, rarement interrogée comme telle, se trouve d'un côté ses variantes excessives (l'aryanisme, la blancheur extrême des zombies ou des robots dans le cinéma fantastique et de science-fiction) et, de l'autre, l'absence relative mais souvent palpable des personnes non-blanches sur les écrans. Une seconde manière d'isoler le principe organisateur d'un corpus réside dans l'identification de la répartition (asymétrique) de l'énonciation. Cela ne revient pas seulement à analyser la configuration du dit et du non-dit, mais les formes spécifiques que prend ce partage en fonction du locuteur et de ses contextes de locution. Comment, par exemple, se distribue dans la presse nationale quotidienne, la légitimité à dire le racisme, à le définir, à le constituer en problème public (Cervulle, 2017b) ? Répondre à une telle question suppose de repérer les récurrences en termes de types de sources (et leur appartenance à tel ou tel groupe social) par-delà l'hétérogénéité apparente des types de définition du racisme qu'elles proposent.

Deuxièmement, il faut considérer la matérialité du régime de représentation. Bien que Hall se soit distingué de Foucault en insistant sur la nécessité de ne pas abolir la distinction entre le discursif et l'extra-discursif, ses écrits sur les régimes de représentation concernent toutefois exclusivement des mécanismes discursifs. Or, on peut considérer qu'un régime de représentation est soutenu matériellement : par des contraintes sociotechniques et des usages routinisés de techniques de représentation particulières – ce que montre par exemple le travail de Dyer cité précédemment –, mais aussi par des pratiques de régulation institutionnelle qui posent les limites du représentable (par exemple, via l'imposition d'un cadre juridique et fiscal) et, enfin, par une division du travail qui est au fondement de la distribution inégale de l'énonciation (voir par exemple Pritchard et Stonbely, 2007).

Pour finir, ce qui caractérise un régime de représentation historique, c'est de conditionner *l'ensemble* des formes culturelles et de délimiter les possibles interprétatifs – une caractéristique qui dérive directement de l'écho du concept avec celui, foucauldien, de régime de vérité. Dans plusieurs textes, Hall évoque cependant des « contre-régimes de représentation », des pratiques de représentation dissidentes vis-à-vis du régime hégémonique, qu'il exemplifie le plus souvent avec le cas de l'avant-garde artistique portée par les artistes issus des diasporas africaine et caribéenne (Hall, 1997c ; Hall, 2019 [2004] ; Bailey et Hall, 1992). La conflictualité idéologique est bien entendue au cœur même du modèle de Hall, l'insistance sur les ratés de l'idéologie dominante est d'ailleurs ce qui le distingue d'Althusser. Cependant l'existence de diverses idéologies en concurrence, et donc de régimes de représentation alternatifs, ne signifie pas que ces derniers ne sont pas eux-mêmes profondément traversés par les modalités (discursives, sémiotiques, sociotechniques) au travers desquelles le régime hégémonique rend le monde intelligible. En d'autres termes, une part importante de l'intérêt du concept de régime de représentation réside dans le fait qu'il permet de penser ce que des idéologies en opposition peuvent avoir de commun : une manière similaire de donner sens, un répertoire partagé de concepts, d'images et de pratiques de représentation, ou encore une même conception historiquement située du rapport entre connaissance et représentation.

L'idée même d'un régime de représentation racialisé laisse donc penser qu'il existerait des conditions de représentation du racisme communes aux idéologies racistes et antiracistes. Autrement dit, les tentatives antiracistes de donner à voir la violence du racisme sont, au moins

pour partie, dépendantes de modes de représentation qui ont joué un rôle central dans l'histoire de la racialisation des sociétés humaines. C'est ce que démontrent par exemple le paradoxe que représente l'impossibilité d'un antiracisme se passant de la notion de « race » (Cervulle, 2013, p. 23-45) ou la volonté de nombreuses mobilisations antiracistes à partir des années 1960 de réinvestir une catégorie raciale telle que « noir » et d'en modifier la charge. La lutte engagée par les mouvements antiracistes pour transformer la signification de ces termes démontre l'existence d'un terrain commun. L'ambivalence de certaines tentatives artistiques de dénonciation du racisme, dont les choix esthétiques font écho – parfois à l'insu des créateurs – à une chaîne historique de significations racialisées en est un autre témoignage. Les controverses qui ont notamment agité le Canada et la France à la fin des années 2010 autour d'œuvres théâtrales se présentant comme antiracistes, mais considérées comme racistes par des associations et collectifs qui ont revendiqué leur déprogrammation<sup>9</sup>, illustre par exemple la difficulté à sortir du régime de représentation racialisé. Sous ce régime de représentation, chaque performance est lue dans le contexte d'une autre : l'intertextualité propre à ce régime oriente l'interprétation d'un maquillage noir sur visage blanc vers sa compréhension comme un écho à la pratique du *blackface*<sup>10</sup>, elle invite à lire les choix de distribution au prisme de l'exclusion historique des non-blancs sur les plateaux de théâtre, elle incite à considérer la mise en scène d'acteurs noirs immobiles et mutiques comme une réplique scénique de la division raciale du travail artistique. L'empreinte historique du racisme a profondément marqué les institutions artistiques et culturelles (Bennett, 2016 [1988]), les conditions de légitimation des esthétiques, la formation du répertoire ou encore la valorisation de certains types de jeu. Dès lors, l'intention antiraciste ne suffit pas à défaire l'emprise d'un régime de représentation racialisé car celui-ci organise toujours profondément la réception des œuvres (voir aussi Berger, 2005). La conflictualité des idéologies ne se traduit donc pas dans une conflictualité des régimes de représentation. Au contraire, l'idéologie hégémonique dans une époque donnée a contribué à forger un régime de représentation hégémonique dont l'ombre porte sur toute représentation. Si des brèches peuvent être ouvertes dans celui-ci, comme le souligne Hall, il continue néanmoins de conditionner non seulement ce qui peut être représenté et comment, mais aussi les modes de réception. Émerge ainsi une question d'importance : quelles sont les conditions d'une représentation critique du racisme ? Comment échapper aux pièges du régime de représentation racialisé ?

## Conclusion

Bien qu'il n'apparaisse que tardivement dans les écrits de Stuart Hall, et qu'il ait fait l'objet de peu d'attention de la part de celles et ceux qui ont commenté son œuvre, le concept de régime de représentation peut être vu comme un concept majeur. On a souvent identifié dans la trajectoire intellectuelle de Hall, deux périodes distinctes, parfois vues comme incommensurables : une période inspirée par le structuralisme et le matérialisme culturel, à laquelle aurait succédé une période poststructuraliste, marquée par la pensée foucauldienne et la déconstruction (Maigret, 2013). Le concept de régime de représentation a ceci d'intéressant qu'il se déploie au croisement de ces « moments » et de ces littératures ; il permet donc d'apprécier les usages au long cours que Hall fera de ses diverses sources théoriques. Le concept permet en particulier de faire opérer l'analyse discursive d'inspiration foucauldienne à un niveau structural, en rendant possible l'identification de l'idéologie prévalente d'une société au travers de son actualisation dans les représentations et dans l'ensemble des conditions qui en déterminent l'existence. Donner à voir les limites du représentable

---

<sup>9</sup> On peut notamment citer les spectacles *SLAV* et *Kanata* de Robert Lepage, *Exhibit B* de Brett Bailey, ou encore *Jusqu'ici tout va bien* des Chiens de Navarre.

<sup>10</sup> Nom donné aux performances d'artistes blancs se grimant en noir, ainsi que s'appropriant la langue vernaculaire, les danses et traditions musicales afro-américaines, dans le contexte de l'Amérique ségréguée du dix-neuvième siècle (Lott, 2013 [1993]).

au sein d'une société revient, comme le donnent à voir les travaux de Hall, à exposer l'histoire de la trame idéologique depuis laquelle nos subjectivités et nos regards se sont construits.

## Bibliographie

- Alizart, M., S. Hall, É. Macé et É. Maigret (2007). *Stuart Hall*. Paris, Éditions Amsterdam.
- Althusser, L. (2011 [1970]). « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans L. Althusser, *Sur la reproduction*. Paris, Presses universitaires de France, p. 263-306.
- Bailey, D. A. et S. Hall (1992). « The Vertigo of Displacement », *Ten-8*, vol. 2, n° 3, p. 15-22.
- Bennett, T. (2016 [1988]). « Le dispositif expositionnaire », *POLI – Politique de l'image*, n° 12, p. 13-35.
- Berger, M. (2005). *Sight Unseen : Whiteness and American Visual Culture*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- Brunsdon, C. et D. Morley (1999). *The Nationwide Television Studies*. Londres et New York, Routledge.
- CCCS Language Group (1978), « Language Group Presentation », Records of the Centre for Contemporary Cultural Studies, Cadbury Research Library, University of Birmingham, Papers of Richard Johnson.
- Cervulle, M. (2017). « Stuart Hall, une pensée de l'articulation », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*. Paris, Éditions Amsterdam, p. 10-46.
- Cervulle, M. (2017b). « Exposer le racisme. *Exhibit B* et le public oppositionnel », *Études de communication*, n° 48, p. 37-54.
- Cervulle, M. (2019). « Faire la différence : Stuart Hall, les *Cultural Studies* et le racisme », dans S. Hall, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*. Paris, Éditions Amsterdam, p. 10-47.
- Davis, H. (2004). *Understanding Stuart Hall*. Londres, Thousand Oaks et New Delhi, Sage Publications.
- Dell'omodarme, M. (2016). « Aníbal Quijano et la saturation coloniale », dans M. Cervulle, N. Quemener et F. Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication, vol. 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*. Paris, Presses des Mines, p. 297-313.
- Didi-Huberman, G. (2003). *Images malgré tout*. Paris, Éditions de Minuit.
- Dyer, R. (2017 [1997]). *White*. Londres et New York, Routledge.
- Foucault, M. (1966). *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité. Tome 1. La Volonté de savoir*. Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (2001 [1978]). *Dits et écrits, II (1976-1988)*. Paris, Gallimard.
- Gavillet, I. (2010). « Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept », dans Violaine Appel, Hélène Boulager et Luc Massou (dir.), *Les dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets*. Bruxelles, De Boeck, p. 17-38.

- Gilroy, P., Grossberg L. et A. McRobbie, dir. (2000). *Without Guarantees : In Honour of Stuart Hall*. Londres, Verso.
- Gulli, F. (2016). « Idéologie et pensée dominante chez Marx et Engels », dans France Aubin et Julien Rueff (dir.), *Perspectives critiques en communication. Contextes, théories et recherches empiriques*. Montréal, Presses de l'Université de Québec, p. 215-233.
- Hall, S. (1986). « The problem of ideology. Marxism without guarantees », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 10, n° 2, p. 28-44.
- Hall, S. (1988). *The Hard Road to Renewal. Thatcherism and the Crisis of the Left*. Londres, Verso.
- Hall, S. (1992). « The West and the Rest : Discourse and Power », dans Stuart Hall et Bram Gieben (dir.), *Formations of Modernity*. Londres, The Open University, p. 275-332.
- Hall, S. (1992b). « Race, Culture, and Communications : Looking Backward and Forward at Cultural Studies », *Rethinking Marxism*, vol. 5, n° 1, p. 10-18.
- Hall, S., dir. (1997) *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*. Londres, Sage Publications.
- Hall, S. (1997b). « Introduction », dans S. Hall (dir.), *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*. Londres, Sage Publications, p. 1-12.
- Hall, S. (1997c). « The Spectacle of the “Other” », dans S. Hall (dir.), *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*. Londres, Sage Publications, p. 225-290.
- Hall, S. (1997d). « The Work of Representation » dans S. Hall (dir.), *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*. Londres, Sage Publications, p. 13-74.
- Hall, S. (2008). *Le populisme autoritaire. Puissance de la droite et impuissance de la gauche au temps du thatchérisme et du Blairisme* (trad. fr. E. Beerlham et H. Saulvage. Paris, Éditions Amsterdam.
- Hall, S. (2008 [1977]). « La culture, les médias et “l’effet idéologique” », dans H. Glevarec, É. Macé et É. Maigret (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*. Paris, Armand Colin et INA, p. 41-60 (trad. fr. C. Jaquet).
- Hall, S. (2012 [1985]). « Signification, représentation, idéologie : Althusser et les débats poststructuralistes », *Raisons politiques*, n° 48, p. 131-162 (trad. fr. C. Jaquet).
- Hall, S. (2016). *Cultural Studies 1983. A Theoretical History*, éd. établie par J. D. Slack et L. Grossberg. Durham, Duke University Press.
- Hall, S. (2017 [1973]). « Codage/décodage », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 251-268 (trad. fr. M. Albaret et M.-C. Gamberini).
- Hall, S. (2017 [1980]). « *Cultural Studies* : deux paradigmes », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 135-165 (trad. fr. C. Jaquet).
- Hall, S. (2017 [1988]). « Le crapaud dans le jardin : thatchérisme et théorie », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 325-363 (trad. fr. C. Jaquet).
- Hall, S. (2017 [1989]). « Nouvelles ethnicités », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 399-412 (trad. fr. C. Jaquet).

- Hall, S. (2017 [1992]). « Les *Cultural Studies* et leurs fondements théoriques », dans S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 49-70 (trad. fr. C. Jaquet).
- Hall, S. (2017b). *The Fateful Triangle. Race, Ethnicity, Nation*. Cambridge et Londres, Harvard University Press.
- Hall, S. (2019 [1996]). « La vie posthume de Frantz Fanon : pourquoi Fanon ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi *Peau noire, masques blancs* ? », dans S. Hall, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. établie par M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, p. 285-323 (trad. fr. P. Lauret).
- Hall, S. (2019 [2004]). « La modernité et ses autres : trois “moments” dans l’histoire d’après-guerre des arts de la diaspora noire », dans S. Hall, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. établie par M. Cervulle. Paris, Éditions Amsterdam, p. 325-360 (trad. fr. A. Blanchard et F. Vörös).
- Hall, S., C. Critcher, T. Jefferson, J. Clarke et B. Roberts (2013 [1978]). *Policing the Crisis : ‘Mugging’, the State, and Law and Order*. Londres, Palgrave Macmillan.
- Hall, S. et L. Grossberg (1996 [1986]). « On postmodernism and articulation : an interview with Stuart Hall », dans D. Morley et K.-H. Chen (dir.), *Stuart Hall. Critical Dialogues in Cultural Studies*. Londres et New York, Routledge, p. 131-150?
- Hebdige D. (2008 [1979]). *Sous-culture. Le sens du style*. Paris, Zones (trad. fr. M. Saint-Upéry).
- Johnson, R. (1986). « What is Cultural Studies anyway? », *Social Text*, n° 16, p. 38-80.
- Laclau, E. (1977). *Politics and Ideology in Marxist Theory: Capitalism, Fascism, Populism*. Atlantic Highlands, Humanities Press.
- Lascoume, P. (1993). « Foucault et les sciences humaines, un rapport de biais : l’exemple de la sociologie du droit », *Criminologie*, vol. 26, n° 1, p. 45-50.
- Lécossais, S. (2019). « Les séries télévisées au prisme du discours : approches croisées entre les SIC, la sociologie des médias et les *Cultural Studies* », communication lors de la journée d’étude « Aux marges de la sémiotique : hybridations des méthodes en sciences de l’information et de la communication » (CEMTI et COSTECH), 7 juin 2019.
- Lott, E (2013 [1993]). *Love & Theft : Blackface Minstrelsy and the American Working Class*. Oxford, Oxford University Press.
- Maigret, É. (2013). « Ce que les *Cultural Studies* font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des *studies* », *Questions de communication*, n° 24, p. 145-167.
- Meeks, B., dir. (2007). *Caribbean Reasonings : Culture, Politics, Race and Diaspora. The Thought of Stuart Hall*. Kingston et Miami, Ian Randle Publishers.
- Pritchard D. et Stonbely S. (2007). « Racial Profiling in the Newsroom », *J&MC Quarterly*, vol. 84, n° 2, p. 231-248.
- Procter, J. (2004). *Stuart Hall*. Londres et New York, Routledge.
- Rueff, J. (2020). « ??? », dans France Aubin, Éric George et Julien Rueff (dir.), *Perspectives critiques en communication. Tome 2*. Montréal, Presses de l’Université du Québec, p. XX-XX.
- Sheridan, A. (1980). *Discours, sexualité et pouvoir. Initiation à Michel Foucault*. Bruxelles, Pierre Margada Éditeur.

Sparks, C. (2016 [1992]). « Stuart Hall, les *Cultural Studies* et le marxisme », dans M. Cervulle, N. Quemener et F. Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication. Tome 2 : Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, p. 63-92 (trad. fr. A. Blanchard).

Veyne, P. (2008). *Foucault. Sa pensée, sa personne*. Paris, Albin Michel.

**MOTS-CLÉS** : Représentation – Idéologie – Médias – Discours – Visibilité

---

**Maxime Cervulle** est professeur en sciences de l'information et de la communication à l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, où il codirige le Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation. Il est l'auteur de l'ouvrage *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias* (Éditions Amsterdam, 2013) et le co-auteur de *Cultural Studies : théories et méthodes* (avec Nelly Quemener, Armand Colin, 2018). Il a édité l'anthologie en deux volumes des textes de Stuart Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies* (Éditions Amsterdam, 2017) et *Identités et cultures 2. Politiques des différences* (Éditions Amsterdam, 2019).

---